

# LA LOI ET LE ROI

## **LOI**

*RELATIVE à l'Organisation de la Gendarmerie nationale.*

Donnée à Paris, le 16 février 1791.

LOUIS, par la grâce de Dieu, & par la Loi constitutionnelle de l'État, Roi des FRANÇOIS :

À tous, présents & à venir ; SALUT.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE décrète ce qui suit.

## ARTICLE PREMIER

La Maréchaussée portera désormais le nom de *Gendarmerie nationale*.

## II

Elle fera son service, partie à pied, partie à cheval, selon les localités, & comme il sera réglé par les Administrations & Directoires des Départements, après avoir pris l'avis des Colonels qui seront établis ; & néanmoins les Gendarmes nationaux à cheval, feront le service à pied quand il leur sera ordonné.

*Français, et vous surtout, Parisiens, vous, habitants d'une ville que les ancêtres de Sa Majesté se plaisaient à appeler la bonne ville de Paris, méfiez-vous des suggestions et des mensonges de vos faux amis, revenez à votre Roi, il sera toujours votre père, votre meilleur ami.*

Déclaration de Louis XVI à tous les Français, à sa sortie de Paris.

À Paris, le 20 juin 1791

## PROLOGUE

*Dimanche 20 février 1791*  
*Six heures quarante-cinq*

À cet endroit, la Seine roulait ses flots gris sur près d'un quart de lieue de large. Il faisait un froid glaçant, et le vent de février poussait un ciel bas, immense et désolé. Massieu – c'est ainsi qu'on l'appelait au village – commençait tôt la journée. La nuit se confondait encore avec les collines de Sèvres et de Saint-Cloud, qu'il poussait déjà son bachot d'un coup de rame dans le courant.

Il voulait éviter les gros bateaux qui remontaient de Rouen, chargés de voyageurs, de poissons ou de mille autres denrées. Surtout, il fuyait les curieux. Malgré la fin des privilèges, on avait laissé en place la corporation des maîtres-pêcheurs sur la Seine. En théorie, il n'avait donc rien à faire sur le fleuve.

La Seine était mauvaise, comme souvent en cette saison. Après avoir vigoureusement remonté le courant à la godille, Massieu parvint en sueur aux abords de l'île, devant Sèvres. À chaque respiration, il dégageait un nuage de vapeur. Il faisait encore nuit, et, sur la berge, on distinguait à peine le majestueux bâtiment de la Manufacture.

N'importe qui se serait vite perdu dans le fouillis végétal qui entourait l'île. Mais pas Massieu. Il avait toujours vécu au bord de ce fleuve aux tourbillons puissants, il en

connaissait tous les caprices et avait vu plus d'un imprudent y perdre la vie.

D'une main sûre, il sortit ses nasses de l'eau glacée. Il n'y trouva que quelques brèmes, dont une assez grosse, et deux vairons de fort petite taille, qu'il décida de garder tout de même. Il les mangerait lui-même ce midi.

Le jour peinait à se lever lorsqu'il reprit la direction du fleuve. Il se laissait simplement dériver, visant au loin le vieux pont de Saint-Cloud, avec derrière la masse blanchie par le gel du mont Valérien.

Son regard se perdit vers le bois, à gauche. Trois lieues derrière, c'était Paris, où il vendait parfois le produit de sa pêche. Il n'avait jamais beaucoup aimé cette ville, malodorante, trop grande et peuplée par trop d'étrangers à son goût. Depuis maintenant deux ans qu'on y faisait cette Révolution, il l'aimait moins encore, craignant toujours d'y prendre un mauvais coup. Il se méfiait de ces messieurs qui voulaient les places des aristocrates. Ils portaient des armes et des uniformes, ils se pavanaient dans les rues en se faisant appeler *patriotes* ou *gardes nationaux*. Lui-même n'était pas assez riche pour se mêler à cela. D'ailleurs, il ne comptait pour rien, ne payant pas d'impôts et n'étant donc pas citoyen *actif*. Il craignait simplement que les anciens maîtres ne reviennent un jour pour se venger. Et puis, d'ailleurs, rien n'avait vraiment changé. Il ne gagnait pas plus, ne mangeait pas mieux. Quant au château de la Reine, il n'avait point bougé, avec sa terrasse et ses bâtiments arrogants, à trois cents pieds du pont où passaient autrefois les carrosses ou les troupes, en direction de Versailles.

À cinquante toises de la rive, le bachot fit une dangereuse embardée. Massieu redressa l'embarcation in extremis, d'un bon coup de godille, les yeux écarquillés dans la pénombre. Il avait heurté quelque chose, mais

quoi ? Il se pencha et découvrit une masse blanchâtre. L'objet, perturbé dans sa trajectoire, tournait sur lui-même, tout près du bord. Massieu étouffa un hoquet de dégoût.

C'était un corps.

Il reconnut le dos, large, adipeux. Comme dans le pire des songes, il distinguait nettement les deux épaules, avec à la place du cou un rond rose sombre, parfaitement coupé. Puis le cadavre reprit sa marche en avant dans un tourbillon.

Massieu se signa plusieurs fois tout en lançant des regards inquiets autour de lui. Très loin, deux silhouettes passaient lentement le pont de Sèvres. Il se sentit soudain terriblement seul et se mit à godiller avec énergie, jusqu'à ce que la transpiration brûle ses yeux.

Il revoyait toujours ce corps, ce gros corps blanc, gras, déformé par les remous de l'eau. Ce corps où la tête manquait.

\*\*\*

### *Douze heures trente*

La chambre, élégante et riche, s'éclairait d'à peine deux bougeoirs. Dans la pénombre, on distinguait un lit de repos, des fauteuils et quelques meubles de prix. Deux hommes d'âge mûr attendaient là, préoccupés, leurs traits à demi noyés dans la pénombre. Le visiteur qui leur faisait face avait jeté son manteau et un chapeau perlés de grésil sur une bergère. La trentaine, ses yeux bleus, ses traits dégageaient l'irrésistible charme d'une statue grecque, un mélange viril où la bouche gourmande se mariait à un menton fort et volontaire.

— Danton réclame cent mille livres, déclara-t-il après un silence.

Il s'était assis devant une table de trictrac et s'amusa à empiler les jetons en alternant l'ébène et l'ivoire.

— Cent mille livres ? sursauta l'un de ses deux interlocuteurs. C'est exorbitant !

— Il dit qu'il s'agit du remboursement de sa charge d'avocat.

— Mon cher Talon, cela vaut dix fois moins ! Que faisons-nous ? demanda-t-il à son acolyte. N'est-ce pas trop payer ?

Son voisin réfléchit un court moment. La taille haute, le visage impassible, il semblait cacher son regard derrière des paupières mi-closes.

— Ce prix est-il le dernier ? demanda-t-il lentement, d'une voix grave.

Le dénommé Talon hocha le menton. Son beau visage restait impénétrable.

— Je conviens que c'est beaucoup. Mais Danton est le plus populaire et le plus écouté de tous ces brigands.

D'une chiquenaude, il fit basculer sa pile de jetons dans un brusque fracas.

— Dans ce cas, donnez-lui son argent, répondit son interlocuteur. Lorsque le roi aura repris Paris en main, il sera toujours temps de pendre ce fripon, lui et tous ses amis...

\*\*\*

### *Vingt et une heures*

Une quinzaine de gardes nationaux envahirent l'imprimerie, apportant la fraîcheur glacée de la nuit. Armés de mousquets et de fusils, ils portaient l'habit à la française en drap bleu de roi, à revers et parements écarlates, la veste et la culotte blanches, et le chapeau noir à cocarde nationale. Les retroussis étaient ornés de fleurs

de lys, et leurs gibernes portaient cette inscription :  
LA NATION, LE ROI, LA LOI.

Les ouvriers n'avaient pas bougé. Ils avaient l'habitude. Depuis que *L'Ami du peuple* existait, jamais la répression n'avait vraiment cessé.

— Nous cherchons le sieur Marat, déclara l'officier, un grand jeune homme bien rasé, l'uniforme flambant neuf, le chapeau orné d'un plumet tricolore.

Sans même lui jeter un regard, l'ouvrier marmonna qu'on ne l'avait point vu ces temps-ci. Entièrement vêtu de noir, la bouche pincée, le visage triste et sévère orné de lunettes à branches d'argent, un homme plus âgé s'approchait à son tour.

— Vous mentez. C'est votre directeur et je sais qu'il surveille toujours l'impression des épreuves.

Quelques journaux s'empilaient sur la table, mais des centaines d'autres séchaient, suspendus à de longs fils. Demain, on les assemblerait avant de les porter au plus tôt chez les libraires.

L'ouvrier haussa les épaules.

— Vos espions vous auront menti.

Les gardes se regardaient entre eux, ne sachant quelle attitude adopter. Plus hardi, le jeune homme au chapeau à plumet bouscula une pile d'imprimés. L'employé ne le regardait pas. Il posa une feuille vierge sur la forme, puis referma le cadre et le fit glisser sous la platine. Ses gestes étaient rapides, ses mains, noueuses. L'homme aux lunettes et au visage triste revint à la charge :

— Où est parti votre maître ?

— Il n'y a point de maître ici.

Le jeune officier s'avança, le regard brillant de colère. Ce brigand de Marat habitait à deux pas d'ici, rue du Vieux-Colombier. On n'avait qu'à l'y aller chercher. Mais il se tut brusquement, impressionné. Dehors, des cris

commençaient à résonner. Encore une fois, les gens du quartier avaient été avertis.

— Inutile, soupira l'homme aux lunettes. On ne nous laissera pas faire. D'ailleurs, il filerait avant qu'on y arrive.

Il avait placé le journal du jour sous une lampe à huile, rajustant ses lunettes pour le parcourir.

*Depuis 18 mois, je ne cesse de vous crier que la liberté ne se conquiert que les armes à la main et qu'il est impossible que vous échappiez à la guerre civile. Vous avez laissé échapper les tantes du roi ; le frère du monarque s'apprête à fuir à son tour ; lui-même et sa femme s'échapperont enfin... À peine sera-t-il sur la frontière, que les cohortes ennemies s'avanceront vers nos foyers pour faire ruisseler le sang. Rien ne sera épargné... Alors, vous vous rappellerez les conseils salutaires de L'Ami du peuple et vous vous arracherez les cheveux de ne les avoir pas suivis.*

— Que fait-on ? demanda le jeune officier, nerveux.

Dehors, on entendait la foule se rassembler. Des cris fusaient ; la garde bourgeoise voulait encore arrêter Marat, l'ami du peuple !

L'homme aux lunettes reposa le journal et ordonna le départ d'un ton résigné.